

de vue, et qui balancent religieusement leurs palmes au-dessus de sa tête, c'est fini : nous sommes subjugués, tous les préjugés tombent, la curiosité même change de nature et "fait place à une patiente et pieuse avidité." Désormais, jusqu'à la fin du spectacle, aucun de ces quatre mille auditeurs ne dira un mot, ne donnera un signe de fatigue ou d'ennui ; on n'applaudira même pas ; seules, quelques larmes silencieuses témoigneront des profondes émotions suscitées par ce drame unique en son genre. C'est à la Passion que l'on assiste, c'est à Jérusalem que l'on est, c'est le Christ qu'on a là, sous les yeux ; et l'admiration, et la prière et la compassion montent vers Lui comme d'elles-mêmes. . .

C'est le premier, le principal mérite de la Passion d'Oberammergau. Rien n'égale le naturel, la vérité, la conviction sincère que chaque acteur apporte à l'interprétation de son rôle. Il y a plus que de l'art ici. Ces gens-là sont profondément chrétiens ; ils connaissent à fond l'Évangile ; ils semblent accomplir sur la scène une fonction quasi-liturgique. Ils sont "acteurs" aussi peu que possible, et c'est pourquoi ils séduisent tant des hommes habitués à tous les artifices de nos grands opéras ; — et c'est pourquoi ils sont incomparables ; et je ne m'étonne pas qu'un directeur de théâtre à Berlin ait déclaré ici même, son impuissance à faire jouer convenablement l'une, quelconque, des dix-huit scènes de la Passion.

Sans doute, dans cette perfection même, il y a des degrés ; et quelques détails, ça et là, appelleraient la critique, notamment dans les rôles de la Vierge et de Marie-Madeleine. Mais le Christ est admirable de dignité, de majesté simple, de patience et de résignation ; Caïphe est un superbe entraîneur de peuples ; Pilate a le calme, la maîtrise, qui conviennent à un gouverneur romain ; Judas est si éloquent dans son désespoir que nous nous surprénons un moment à le plaindre. Enfin, j'ignore comment s'y prennent ces paysans de Bavière, s'il faut voir là le comble de l'art, ou l'effet même de l'absence de l'art : ce qui est incontestable, c'est que l'ensemble de leur drame est vivant, d'une vie intense, et produit l'illusion de la réalité.

Je dis : et non pas réalisme : car ils ont le bon goût de s'arrêter juste au moment où le spectacle, par sa brutalité, ne s'adresserait plus qu'aux sens et aux nerfs. C'est ainsi qu'on voit les préparatifs de la sinistre pendaison de Judas, mais sans y